

Les premières maisons sont faites de planches en bois plus ou moins équarries, et indiquent la future grande rue, qui n'est autre que la route elle-même. C'est la solution la plus pratique pour l'écoulement des marchandises, qui prévaut ici...

Les pionniers sont indifférents à l'ambiance locale, car ils ne s'arrêtent jamais, dans leur course incessante. Aucune mentalité régionale ne peut s'épanouir dans ces conditions. Il est donc impossible, à ce stade de la colonisation, de tenter une fixation du paysage rural. Brasília est, en quelque sorte, à l'opposé de ce monde. Sa création ne repose pas sur « le désir tenace du gain », mais sur une vieille idée politique, qui a persisté à travers les générations. Ici, comme aux temps moyen-âgeux, les nécessités ou les aspirations politiques ont précédé les nécessités économiques. L'esprit qui souffle sur Brasília pourrait être un écho de l'ancien esprit mercantiliste du roi colonisateur; mais la force qui l'anime, c'est l'esprit d'utopie, l'esprit de planification, bref, l'esprit de notre époque.

Brasília est aussi issue d'un besoin national profond: la défense de la terre contre le processus continu et terrible de destruction du pionnier: destruction de la forêt et, du coup, destruction de la terre... L'économie du monde pionnier a imposé une technique agricole dévastatrice. Là où sont passés les planteurs, l'herbe repousse mal.

L'élargissement du marché national sera intensifié grâce à la création de nouvelles régions dans le centre du pays, autour de la nouvelle capitale. Bref, Brasília suppose une remodelation géographique, sociale et culturelle de tout le pays.

Autour de la nouvelle capitale, on ne verra pas l'horizon monotone des grandes plantations. L'économie du monde pionnier ne pourra plus imposer au pays sa technique destructrice de la terre: autour de Brasília, ce qu'il faut, c'est une économie agricole fondée sur une haute technique de récupération du sol. Cela implique une planification régionale scientifique, sans empirisme, et à l'échelle humaine. La tâche des nouvelles générations brésiliennes est donc fixée; édifier la capitale, selon le plan pilote le plus beau et le plus audacieux, et simultanément, façonner sa région, à la terre brute et maigre.

L'œuvre est maintenant en chantier. La Cité nouvelle est un tout qui se bâtit: elle représente un produit achevé de par la volonté consciente de l'homme, donc une œuvre d'art au même titre que les grands projets industriels du génie civil de notre civilisation. C'est la première fois que le problème se pose concrètement avec une telle ampleur. L'entreprise comprend un aspect social, culturel et artistique. Tous les éléments y sont réunis pour composer la plus haute et la plus universelle aspiration artistique et esthétique de notre temps. Cette aspiration à la synthèse comporte une haute valeur éthique: l'homme actuel, affolé et névrosé, aspire à l'unité des contraires, à la communion spirituelle perdue. L'art dit moderne a terminé dès la première moitié de ce siècle une phase à la fois créatrice et destructrice, dans laquelle les illuminations de génie n'ont pas manqué. Mais aujourd'hui une nouvelle recherche de la synthèse s'impose. Elle coïncide avec la nécessité de reconstruire le monde. Nous commençons ici par un essai de reconstruction régionale. Cette intégration va rendre aux arts leur rôle social et culturel.

Cette synthèse des arts sera le seul correctif possible au pessimisme destructif de l'art individualiste de nos jours, aux impulsions des tempéraments romantiques et expressionnistes aujourd'hui en vogue. Le seul moyen de réintégrer l'artiste dans la conscience de la dignité d'une mission sociale (ou de le réintégrer dans une certaine objectivité), c'est qu'il prenne part spontanément, en toute liberté créatrice, à une œuvre collective comme celle de Brasília. Celle-ci, pour être menée à bien, porte en elle un idéal éthique suprapersonnel, un idéal social même, capable d'assembler toutes les forces agissantes de la cité.

La construction des villes est, de nouveau, comme au Moyen Age, à l'ordre du jour. Déjà Mumford considère que « la grande tâche des nouvelles générations » est la reconstruction de régions entières envisagée sous l'angle d'une œuvre d'art collectif. Cela étant admis, Brasília n'est pas seulement une étape du développement du Brésil, mais pose les données d'un problème capital pour toute notre civilisation.

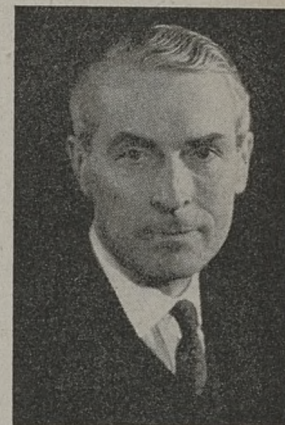
M. P.

Urbanisme de Brasília

Sir William Holford

Grande-Bretagne

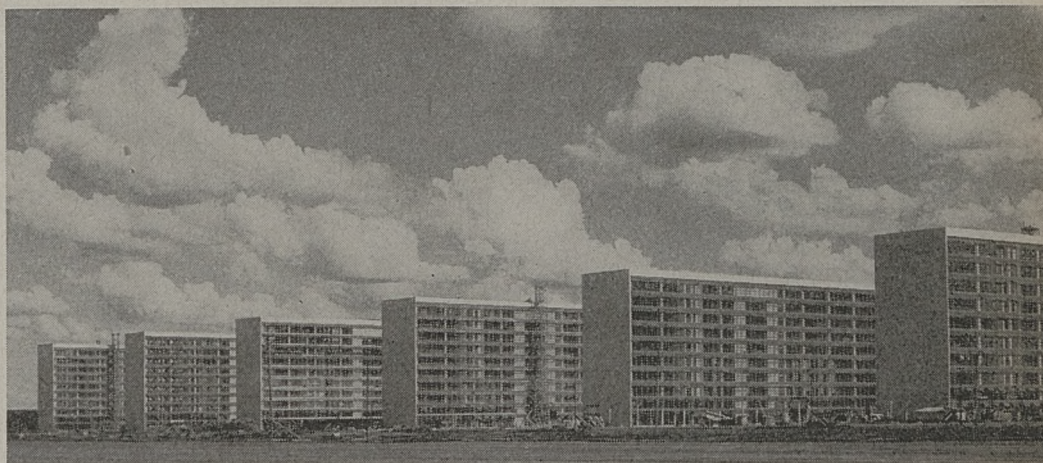
Sir William est né en 1907 à Johannesburg. Il a étudié l'architecture à Liverpool de 1925 à 1930. En 1935, il gagna la Bourse H. L. Florence et la Distinction d'Urbanisme de l'Institut Royal des Architectes Britanniques. Il est nommé professeur en 1936 à l'Université de Liverpool. En 1948, il succède à Sir Patrick Abercrombie comme professeur d'urbanisme à l'Université de Londres. Entre autres charges, il est président du Centre de logement de la ville de Londres et président de l'Institut Royal Britannique des Architectes pour 1960-1961.



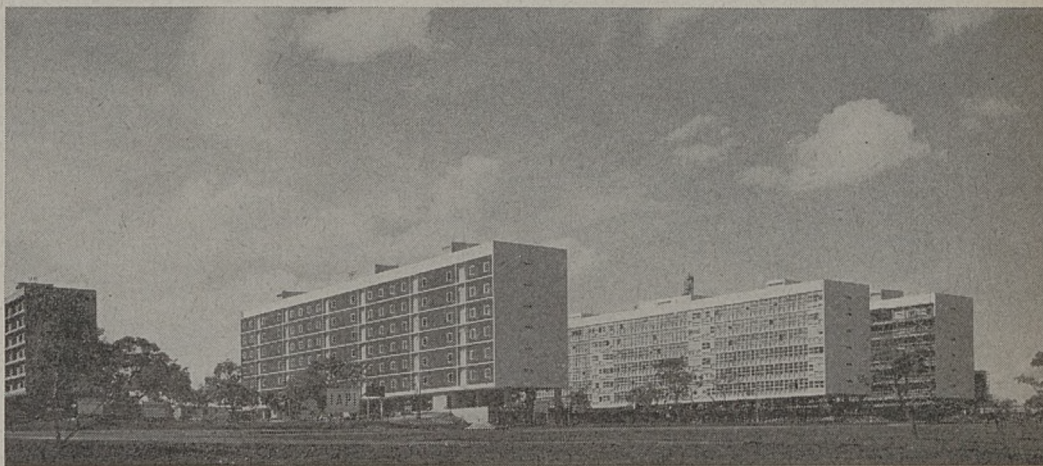
Le Professeur Mario Pedrosa a déclaré en parlant de Brasília que cette cité nouvelle était une gageure. C'est une gageure lancée par le peuple et par la Constitution du Brésil. Le Président Juscelino Kubitschek s'en est emparé et en a confié la réalisation au D^r Israël Pinheiro, à Oscar Niemeyer et ses associés, et aux ingénieurs de la Novacap. Lorsqu'on se trouve devant une gageure d'une telle importance historique, produire une simple organisation ne me semble pas suffisant. Il faut produire quelque chose qui puisse communiquer; il faut donc produire une œuvre d'art. Tout au long de l'Histoire on constate que l'artiste seul parvient à transmettre son message à travers les siècles. Prenons l'exemple d'un bison qui fut dessiné sur le mur d'une caverne d'Altamira il y a cinquante mille ans; il peut être compris par un chasseur de nos jours. Picasso peut prendre un morceau de craie et dessiner une colombe, la colombe de la Paix, et son dessin devient immédiatement compréhensible pour le monde entier. Cette faculté de communication doit par conséquent s'éten-

dre maintenant non pas à l'échelle d'un seul édifice ou d'un groupe d'édifices, mais à l'échelle d'une ville entière.

Je pense qu'on n'a pas tenu compte de cette idée, lors du concours pour le plan-pilote de Brasília. On entend souvent dire: « Pourquoi ne choisissez-vous pas un plan qui soit bien organisé, qui parte d'un petit noyau qui s'agrandisse lentement au cours des années et qui devienne graduellement une ville comme celles que nous avons tous connues? » En fait, pour le Brésil, ce fut justement cela qu'on voulait éviter. Certains ajoutent: « Nous sommes surpris que vous, Anglais conservateurs, approuviez un tel plan », et ma réponse est que tous les membres du jury pensèrent à la conservation dans le vrai sens historique du mot, à quelque chose qui formerait un centre stable, un foyer, non seulement pour la région mais pour le pays entier. Et si ce foyer devait être une œuvre d'art, il ne fallait pas concevoir un petit projet ou construire un camp de concentration diplomatique.



1





1. Zone des Ministères à Brasilia.
Oscar Niemeyer, architecte.
2. Blocs résidentiels à Brasilia.
Oscar Niemeyer, architecte.

3. Plan d'urbanisme de Chandigarh.
Première étape pour 150 000 habitants.
En haut le Capitole.
Le Corbusier, architecte.

4. Façade Sud-Est du Secrétariat de Chandigarh.
Le Corbusier, architecte.

En fait il existe deux méthodes pour préparer un pays neuf. La première, par un réseau de communications, c'est-à-dire par des « villes linéaires » qui s'étendent à travers tout le pays, le fertilisent et le préparent à la culture. La deuxième consiste à créer un centre d'expansion comme on laisserait tomber une tache d'encre sur un buvard où elle s'étendrait toute seule. Je suis sûr qu'au Brésil l'une et l'autre méthodes sont essentielles. Mais Brasilia se conforme à la deuxième possibilité, et mon idée est que Brasilia aurait dû être dès le début un foyer et non pas un organisme incapable d'irradier son influence en dehors du centre de gravité du pays entier.

André Malraux a très justement dit que c'est là la première capitale de la nouvelle civilisation. Washington, Ottawa, Pretoria en Afrique du Sud, Canberra en Australie, toutes furent établies d'après ce que nous pourrions appeler l'ancien moule. Chandigarh, dans le Punjab, est une cité nouvelle mais son échelle ne peut être tout à fait comparée à celle de Brasilia. Les objections furent, par conséquent, qu'une ville nouvelle n'était pas du tout nécessaire et que l'argent employé aurait pu être investi dans des routes et dans l'irrigation. D'autres critiques ont dit au contraire: « Pourquoi ne pas utiliser une ville déjà existante? » Mais prenez Washington, qui n'enlève rien de l'importance de New York, ou Johannesburg, qui est une ville beaucoup plus grande que Pretoria, et vous comprendrez que la fonction d'une capitale qui est le centre administratif n'est pas celle d'une grande ville métropolitaine industrielle et commerciale. Par conséquent, avant

